

La mer, grande laveuse de cauchemars

Dans *Henri Matisse, roman*, Aragon qualifie de « parenthèse systématique » l'ensemble intitulé « Deux mesures pour rien » (I. Venise, II. Monte-Carlo) qui, dans *Les Voyageurs de l'impériale*, vient s'intercaler entre la première partie « Fin de siècle », où Pierre Mercadier se détache progressivement de la société et finit par « tue[r] le professeur Mercadier » (p.798), et la seconde, « Vingtième siècle » où il se retrouve à Paris, épave, réduit presque à l'état de clochard, puis se laissant peu à peu reprendre par la société. Entre temps Pierre Mercadier a découvert la mer et vécu sur les rives de la Méditerranée, à Venise d'abord, à Monte Carlo ensuite, où, ainsi que l'indique le titre « Deux mesures pour rien », il mène une existence qui, contrairement à son espérance, ne lui permet pas d'échapper au cours de l'Histoire. Or, dit Aragon, c'est par les parenthèses qui y sont ménagées qu'un roman « progresse », qu'il « acquiert une dimension différente, une démesure, une profondeur tout à coup découverte ». En effet c'est lors de ces séjours au bord de la mer que se découvre la signification de la tentative de Pierre Mercadier de vivre en marge du monde réel.

Les rives de la Méditerranée sont pour Pierre Mercadier un refuge, un lieu de fuite où il pense trouver la liberté qu'il recherche, tout lien avec la société rompu, toute responsabilité dans son évolution déniée. On ne peut s'empêcher de penser au fameux : « Homme libre, toujours tu chériras la mer » de Baudelaire. Mais, évidemment, la liberté que s'octroie Pierre Mercadier est négative, fondée sur l'abandon de ses devoirs et la trahison des valeurs que, en raison de son métier de professeur, il eût dû défendre. L'association implicite du contemporain de la révolution de 1848 et de celui de l'affaire Dreyfus n'est cependant pas sans raison, car Aragon, ailleurs, reproche à Baudelaire une semblable trahison des siens et une analogue récusation de sa responsabilité historique.

Cette fonction de refuge du rivage marin est soulignée, en abîme, quand, à Monte-Carlo, où il se croit à l'abri de tout risque d'implication dans les affaires de son temps, Pierre Mercadier entend parler de l'incident de Fachoda et de la possibilité qu'une guerre s'ensuive. Il se dit : « La guerre... cela ne me concerne aucunement. Je n'ai jamais été soldat. Je suis libre. J'ai de l'argent. Je pourrais aller n'importe où... en Grèce... en Espagne » (p.842). Sur les bords de la Méditerranée, encore, donc. Il semble que, pour Aragon, romanesquement, le Nord est voué à l'héroïsme (cf. *Les communistes*) et la Méditerranée à la lâcheté.

Or, paradoxalement, cette mer, dans le roman, on ne la voit guère.

Lorsque Pierre Mercadier est à Venise et qu'il erre dans la ville, il ne se trouve qu'une seule fois en un lieu d'où il peut contempler une vaste étendue d'eau :

Tout d'un coup le vent est tombé ; il ne pleut plus. Pierre sort des arcades du palais Ducal, il s'avance sur le Môle jusqu'au parapet. D'ici, quel contraste avec tout le

reste de la ville, c'est un immense paysage qui s'adosse aux architectures singulières qui entourent la place et s'étend là-bas jusqu'aux jardins publics par le quai degli Schiavoni, sur la droite dans l'estuaire du Grand Canal, et qu'occupe l'immense nappe d'eau comme une lame de plomb. (p.802)

On se serait attendu à ce que cette « immense nappe d'eau » paraisse à Pierre Mercadier une image de la liberté qu'il s'est choisie. C'est tout le contraire car, connotativement, le plomb est associé à la contrainte ou à l'étouffement (« une chape de plomb ») et en ce lieu où se trouve Pierre Mercadier il ne peut que faire penser à la sinistre prison des plombs. De fait, Pierre Mercadier est soudain accablé par la vue qu'il contemple et saisi d'angoisse :

Tout est de plomb d'ailleurs dans ce monde soudain tranquille, le ciel, la pierre et cette mer fausse comme le faux amour des gondoles.(*id.*)

Si la mer est « fausse », qui passe pour espace de liberté, c'est peut-être que la liberté que Pierre Mercadier a choisie est fausse aussi.

Les peintres de cette ville de coupe-gorge ont mille fois reproduit, comme l'inexprimable rêve de grandeur des hommes enlisés dans les lagunes et les palais, ce lieu de vertige, cette ouverture sur le ciel. C'est à ce point insupportable que Pierre a peur étrangement de ce trop grand découvert [...] (*id.*)

Comme souvent dans ce roman il est difficile de savoir exactement au compte de qui mettre la description des lieux et les réflexions sur la situation de Pierre Mercadier. Est-ce lui qui (se) parle ou l'auteur qui commente ce que voit et ressent son personnage ? L'ambiguïté a pour effet que le lecteur peut avoir à la fois l'impression que l'auteur le prend à témoin de l'état d'esprit de Pierre Mercadier et que celui-ci ressent obscurément l'inanité de sa volonté de rupture avec la société. Le malaise qu'il éprouve devant le spectacle de « l'église blanche à colonnes [de San Giorgio Maggiore qui] répond pour un dialogue de dômes d'or à Santa Maria della Salute » est l'indice d'un désenchantement et de la conscience – pour l'instant refoulée – de l'échec prévisible de son aventure. Car c'est lui, pour le moment, qui est « enlisé dans les lagunes ». Aussi ne peut-il pas supporter plus longtemps le spectacle de cette eau couleur de plomb, symbole d'une existence en marge de la vraie vie et éprouve-t-il

un désir soudain des rues étroites, qui sont à la taille d'un coup de poignard ou d'un homme aux épaules larges. Il contourne le Palais, il suit cette prison terrible d'où ne sortent plus les sanglots [voilà, au passage, reconnue l'origine de la comparaison de tout à l'heure], franchit au hasard le dos d'âne d'un pont, tourne, s'enfoncé, se perd. (*id.*)

Tous ces termes sont à double-entendre. Il paraît étonnant qu'un homme libre n'exerce pas sa liberté et aille au hasard : c'est qu'il a renoncé à tout but dans l'existence et à toute justification de ses actes. Il sait de plus que même s'il exerçait son libre arbitre, il ne le pourrait que pour un certain temps. Plus tard il confiera à André Bellemine, un écrivain qui l'interroge sur son passé : « J'ai eu dix ans de vie à moi tout seul [...] Dix ans de liberté. C'est-à-dire dix ans d'argent... un peu moins » (p.892).

Mais avant même d'être obligé par son impécuniosité à renoncer à cette vie, l'homme qui a fui vers la mer, à sa première rencontre avec elle, lui tourne le dos.

Comportement symbolique et prémonitoire : la mer ne saurait lui apporter le divertissement ou le repos attendu. Il « s'enfoncé, se perd » donc dans la ville. Plus tard il s'enfoncera plus au sud, partant pour l'Égypte ; peine perdue, il se retrouvera à Paris dix ans plus tard. Son errance dans Venise préfigure ce retour :

Rien n'égale Venise pour la facilité qu'on a de s'y perdre, de croire s'y reconnaître et de se déconcerter en dix pas. C'était un après-midi hautain, et plus que jamais les murs étaient insensibles et sévères comme des œillères, pour le promeneur. Soudain la vue débouchait sur un canal sans trottoir, il fallait revenir sur ses pas, tourner encore. (p.802)

Peut-on mieux signifier que fuir vers la mer, pensée comme un lieu de liberté, est une forme d'aveuglement et qu'une telle conduite ne peut mener qu'à une impasse ?

A Monte-Carlo les rapports de Mercadier avec la mer seront plus nombreux, mais indirects et lointains, significatifs cependant.

La première occurrence se produit lors de l'entrée dans la salle de jeu du casino de « la vieille dame », « propriétaire des plus grandes aciéries de Sheffield », « une des fortunes les plus colossales de la terre » (p.832) – elle a donc, elle, les ressources nécessaires pour prolonger indéfiniment son séjour au bord de la mer et, en effet, elle partage son temps entre Monte-Carlo, Biarritz et Dieppe ; elle joue tous les soirs et Pierre Mercadier l'observe avec admiration – « il éprouve en elle un achèvement extraordinaire de la destinée humaine » – et avec effroi – « Elle a atteint ce sommet épouvantable de la solitude, auquel il songe avec des frémissements, sur la pente qui y monte » (p.834). Il se demande :

Est-ce qu'elle est encore sensible au décor des grandes salles de Monte-Carlo, la vieille dame aux cheveux noirs ? Est-ce qu'elle sent encore venir par les fenêtres l'odeur chaude de la mer, des palmes et des orangers ? (p.833)

La question contient la contradiction intime de l'aventure de Pierre Mercadier. Il souhaite se libérer de toute sujétion à la société, c'est-à-dire aux gens et aux circonstances. Cela suppose de cultiver son insensibilité – ou, autrement dit, son égoïsme –, de rechercher la solitude, de se couper de tous et de tout. Le résultat ne peut être qu'un état d'indifférence qui fait que même la mer perd sa signification, que l'on n'est plus sensible à son odeur pas plus qu'à quoi que ce soit d'autre. Quel profit y a-t-il alors à être libre ? Une liberté d'indifférence est une liberté sans emploi, qui invalide la décision même de se rendre libre.

Quelque temps plus tard, au cours d'une soirée dans un restaurant, Pierre Mercadier, sorti sur la terrasse, observe le paysage nocturne :

Les lumières de Nice au loin brillaient comme si les mimosas avaient ourlé la nuit de la côte, la profondeur silencieuse de la mer respirait à peine au cœur du paysage d'ombre.(p.842-843)

Notation pittoresque, voire poétique, qui montre que Pierre Mercadier est encore loin de l'état d'indifférence au monde qu'il croit désirable. Cependant le silence de la mer invisible peut lui laisser penser que cette indifférence est un fait de nature et donc que fuir

le tohu-bohu de l'Histoire est légitime (il est sorti sur la terrasse pour échapper à la conversation en cours sur l'incident de Fachoda et ses conséquences possibles).

Plus tard Pierre Mercadier va découvrir avec Reine, dont il a fait la connaissance précisément ce soir-là sur la terrasse, qu'on ne peut être entièrement ou définitivement indifférent. Des relations d'amitié se sont établies entre eux, et il est admis dans la chambre d'hôtel où loge Reine. Il remarque que « comme on était sur la pente qui descend au casino, on voyait sous les feuilles un morceau de mer azur sombre, et pas de ciel » (p.853). C'est le plus qu'il verra de la Méditerranée. Un tel aperçu en fait une mer sans horizon puisque le ciel n'est pas visible, et sans étendue puisqu'on n'en voit qu'un fragment, sombre – il en allait déjà ainsi à Venise. C'est donc tout le contraire de l'immensité lumineuse, libre jusqu'à l'horizon, qu'est la Méditerranée par beau temps et que doit être nécessairement la mer si on en fait un symbole de liberté. Ces rapports de Pierre Mercadier avec la mer suggèrent que cette solitude qu'il recherche, mais qui est remise en cause par sa relation avec Reine, est un enfermement dans le cercle étroit de son égoïsme et d'une indifférence au monde qui ne lui permet plus de le saisir dans son amplitude et sa diversité. De plus les fragments qu'il en perçoit sont tous marqués de l'ombre de la mélancolie.

C'est que la solitude est renoncement à ce qui fait que chaque individu, comme le souligne Montaigne, participe d'une « humaine condition » commune, ce qui suppose convivialité et intérêt pour autrui. La vieille dame de Sheffield, parangon du solitaire, hait ceux dont l'aide lui est pourtant nécessaire (p.832), utilise des objets – les plaques de jeu – « qui ne signifient plus rien pour elle » et « il semble que rien ne l'atteigne du monde extérieur » (p.833). En conséquence, la perception du monde du solitaire est pervertie et, en particulier, la signification qu'il prête aux éléments : comme la mer n'est plus pour lui symbole de liberté, la pluie ne l'est pas de fécondité, mais au contraire, comme dans *L'adieu aux armes* de Hemingway, de désastre. Il pleut sans cesse à Venise quand Pierre Mercadier y réside, au point que « l'eau du ciel se confondant avec celle des canaux, le monde est une éponge de pierre dont les alvéoles étroits et ruisselants sont à peine des rues quand le vent se met de la partie » (p.799). On s'y perd donc, on s'y égare, dans l'espace et dans ses jugements. Il ne cesse de pleuvoir quand Pierre Mercadier accompagne Francesca Bianchi dans un appartement dévasté d'un palais ruiné (symboles encore et décor inverse de celui qu'on attendrait pour une idylle vénitienne) où il manque en faire sa maîtresse et quand il est entraîné par Angelo dans une partie de cartes qui lui fera découvrir ce qu'il croit être le principe justificateur de sa conduite. Quand il pleut,

Il n[e] reste que la ville en proie aux éléments, et son peuple qui ne sait pas l'anglais, la bête du Moyen-Âge retournée à ses cauchemars et demi-morte ; et les boutiques pleines de corail et de perles de verre sont désertes dans la Merceria ou la calle dei Fabbri ; plus personne n'essaie ces colliers, ces châles, n'ouvre les coffrets de lapis ou d'agate qui attendront le soleil des touristes [...] (*ibid.*)

Venise privée de ses touristes est l'équivalent de Pierre Mercadier dépouillé de son humanité. Elle devient une « bête » comme lui, qui manque d'humanité et n'agit que pour la satisfaction de ses besoins du moment, « du Moyen-Âge », c'est-à-dire anachronique au XX^e siècle qui est celui des aventures collectives, conquêtes sociales qui

changent la vie de tous et malheur nécessairement partagé de la guerre. L'image régressive de Venise sous la pluie fait comprendre que l'individualisme de Pierre Mercadier est aussi une régression, au temps où se découvre la solidarité des masses. Tous les caractères de Venise éclairent la nature de celui qui a choisi d'y venir séjourner : c'est une ville déchue qui n'assure plus les fonctions économiques et politiques qui justifiaient son établissement sur la lagune ; celle-ci est devenue vaseuse : la seule fois où il est mentionné ce que mange Pierre Mercadier, ce sont « de ces immondes bêtes des vases qu'on ne considère comme un aliment humain qu'à Venise, et dont la saveur est aussi infâme que les choses dont elles se nourrissent » (p.808). Ce repas est aussi, sans nul doute, une caractérisation figurée du voyageur.

Les deux « mesures » de la « parenthèse systématique » ne sont pas de même nature. Le séjour à Venise est pour Pierre Mercadier un temps d'éducation, de prise de conscience de sa vraie nature, de sa vocation à la solitude et de découverte d'un divertissement absolu, puisqu'il enlève toute importance à toutes choses, le jeu, dont les règles lui paraissent pouvoir constituer une morale ... amoral. Le séjour à Monte-Carlo sera un temps de mise à l'épreuve de soi et de cette morale, la vérification de l'efficacité du jeu et la découverte des faiblesses du joueur.

La prise de conscience lui vient de l'éloignement avec les affaires du monde dans lequel le plonge son installation à Venise. « Le décor noyé » de la ville sous la pluie qui l'irréalise et « le peu de sens » que lui paraissent avoir les événements dont il n'a connaissance qu'à travers une langue qu'il ne maîtrise pas (p.801) font que Pierre Mercadier se trouve seul avec lui-même comme il ne l'a jamais été. Il trouve confortable cette situation :

Maintenant il comprenait pourquoi il avait pris à la gare de Lyon son billet pour l'Italie... le vers de Michel-Ange :

Non veder, non sentir m'è gran ventura...

Et Venise lui était une grande aventure négative, comme le non-sentir, le non-voir... (p.801-802).

L'aventure de Pierre Mercadier est une aventure de la négativité : la solitude est détachement, le jeu « disqualification » (p.823). Dans tous les cas il s'agit de refus, de la compagnie des hommes, des valeurs sociales, de la solidarité, de la responsabilité.

La solitude est un état depuis longtemps connu de Pierre Mercadier :

Toute sa vie, Pierre a cru être seul, et il l'était vraiment. Comme personne au milieu du monde. Sans amis, sans but. A la façon d'un explorateur tombé chez des sauvages dont il ne parle pas le langage. Il n'avait jamais été de la tribu, bien qu'il en copiât fidèlement les rites observés. Avec autour de lui l'agitation incompréhensible d'une société, la foule du lycée, et des professeurs, la foule de la famille. Cet immense désœuvrement de son esprit et de son temps pourtant accaparé par une apparente activité d'études, d'obligations, de rapports mondains, de simulacres intimes. C'était avec tout cela qu'il venait de rompre, avec tout ce faux-semblant d'habitudes. (p.

800)

Ce premier temps de l'aventure de Pierre Mercadier est un temps de renoncement à l'hypocrisie, d'acceptation de sa vérité propre. Il y a quelque chose de gidien dans cet éloignement des paludes originaux pour trouver sous d'autres climats la possibilité de vivre en accord avec soi-même. Dans son principe de rupture avec une société jugée mesquine et son élection de la solitude, la démarche de Pierre Mercadier a aussi quelque chose en commun avec celle d'un Ernest Psichari. Ces parentés ne vont sans doute pas sans quelque malice de la part d'Aragon. Mais les différences par ailleurs sont essentielles. Pierre Mercadier spolie ceux qu'il quitte, ne cherche ni à s'élever spirituellement ni à s'approfondir affectivement ni à s'ouvrir au monde ni à se donner en exemple. Nul altruisme chez lui et nulle ambition, sinon celle de se couper des autres et de jouir égoïstement de soi, en se servant d'autrui. Car il méprise les autres.

Ce mépris il en prend clairement conscience, l'assume et le revendique comme principe de conduite devant la statue du Colleone, dans lequel il se reconnaît :

Le Colleone, c'était là le compagnon que cherchait Mercadier. Il le regarda longuement, lui prêtant toutes ses pensées. Ce qu'il avait dû, celui-là, mépriser les autres, et ne rien sentir, et ne rien voir ! Pierre s'estimait du même bronze [...] (p. 803)

Le mépris protège contre tout retour des attachements passés et toute tentation d'attachements présents. Il est le garant de la solitude. Mais, de plus, il fait découvrir des possibilités de jouissance que, sans lui, on n'oserait envisager, car le mépris entraîne la cruauté.

(...) l'ex-professeur d'histoire dans un lycée de France éprouvait entre lui et ces conquérants qui foulèrent l'Italie du Nord une bizarre parenté qui se nourrissait des récits sanglants par lesquels ce temps de mosaïque et de meurtre est parvenu vivant jusqu'à nous. Mercadier approuve à cet instant toutes les cruautés du passé, il est prêt à en perpétuer l'épouvante, il est hanté par le goût de la domination. (*ibid.*)

La première personne avec laquelle Pierre Mercadier est tenté de se conduire selon ce qu'il pense avoir appris du Colleone est Francesca, la jeune italienne qui a dispersé les jeunes mendiants qui l'assaillaient. « Elle est ravissante... Cette bouche un peu épaisse » (p.807). Elle est désirable. Mais il s'inquiète :

Une famille, des tas d'ennuis [...] Dans ce pays-ci, il y a des lois que je connais mal... Ça peut se continuer par un chantage ... Engager sa liberté dans ce hasard ... Non, non. (*ibid.*)

Hésitations propres à un égoïste qui veut jouir sans risques mais qui sont vite dépassées en raison de la même logique d'intérêt personnel bien compris :

Après tout qu'est-ce que c'était que tous ces scrupules ? Elle [...] était à l'âge de l'amour, elle voudrait ou elle ne voudrait pas. Il ne promettrait rien. Bien sûr que s'il la voyait, c'était pour une fin parfaitement définie. Alors ? Ça durerait, suivant le plaisir qu'il en aurait. Son indépendance, seul un idiot pourrait compromettre là-dedans son indépendance... (p.808)

Et puis soudain survient une chose totalement inattendue étant donné ce que l'on sait de Pierre Mercadier. Il s'oublie, il dépasse la perspective du plaisir qu'il tirerait de la jeune fille-objet ; il songe à elle, à son sort après qu'il l'ait quittée :

(...) il se représentait la petite en larmes, abandonnée par lui, qui sait, enceinte... Il s'attendrissait comme une midinette. Quel salaud je suis ! (*ibid.*)

Comment interpréter ce changement ? Aragon veut-il faire entendre que chez le plus fieffé égoïste, chez le plus beau salaud, il y a toujours quelque part un reste de conscience morale, indestructible ? Que les sentiments de responsabilité et de solidarité sont partie constitutive de la nature humaine ? Qu'on peut bien les chasser, les neutraliser par un effort de volonté, mais non pas les anéantir ? Ce qui impliquerait le postulat rousseauiste de la bonté native de l'homme. Ou bien plutôt veut-il démontrer que l'homme est un être social que seuls le lieu et le moment façonnent et changent en voyageur de l'impériale ou en mécanicien de l'histoire selon la situation historique dans laquelle il se trouve ? Et donc qu'il est toujours susceptible de changer en fonction de sa situation ? Ce qui sera le cas pour Pierre Mercadier dans la dernière partie du roman, « Vingtième siècle ». On aurait alors ici une sorte de gros plan démonstratif de l'influence du milieu. A l'ombre du Colleone, Pierre Mercadier découvre la cruauté, mais devant un « tout petit, dans les quatre ans », « marmaille pouilleuse aux yeux immenses », « cet homme qui a laissé si volontiers ses propres enfants » (p.803-804) s'attendrit. Avec Francesca aussi. Dans ce cas sa tendresse a deux versants : la compassion qui lui fait appeler Francesca « la petite » (p.808) et le désir qui la lui représente comme une occasion de plaisir. Finalement le dilemme est résolu par le retour à soi : « Ce qu'il faut savoir, c'est si je peux encore être aimé » (*ibid.*). *Ego ultima ratio*. L'hésitation sentimentale n'a servi qu'à confirmer la sécheresse de cœur et l'indifférence à autrui de Pierre Mercadier et à infirmer qu'il puisse être vraiment un Colleone capable de « fouler le faible » (p.807) sans barguigner. Pierre Mercadier, l'indifférent, sans ambition ni passion, ne saurait être qu'un Colleone au petit pied.

La découverte du jeu va balayer ces restes de conscience morale. Car le jeu simultanément satisfait le goût de la fuite (« l'essentiel, c'est d'avoir compris quel principe de fuite de soi-même et d'autrui il y a dans le jeu » p.824), réalise le désir de domination, pousse à l'extrême la solitude, justifie la volonté de Pierre Mercadier de se détacher de toutes choses en les disqualifiant.

[...] au moment où l'as de cœur est tombé, le jeu a changé de sens, il s'est confondu avec ce goût de dominer que ressent parfois Mercadier, comme une survivance d'autres hommes en lui. Les pensées qu'il avait l'autre jour devant le Colleone lui reviennent on ne sait pourquoi [...] Et puis il y a la solitude. Il faut la retrouver comme la plus chère des maîtresses. Le jeu c'est cela... le jeu c'est la disqualification de l'attention, du désœuvrement, de la vie... toutes les notions faussées... les proportions changées... le théâtre de l'homme seul. Car le joueur est toujours seul : ceux contre qui il se mesure, c'est la mer pour le nageur, l'équation à visage d'homme qu'il va résoudre, mais non pas un semblable ; et pourtant, avec eux, il trompe la solitude, comme la faim, comme la peur... (p.823-824)

La voilà la vraie mer-refuge : c'est le jeu, qui est un univers à lui tout seul et qui fait disparaître toutes les contradictions. Car, jusqu'ici, la liberté de Pierre Mercadier

reposait sur la possession d'argent qu'il lui avait fallu gagner, de sorte qu'il fallait pactiser avec la société afin de pouvoir la quitter, ou voler, façon de faire et de (se) juger qui était encore une façon de tenir compte d'elle. Mais dans le jeu l'argent s'acquiert, et se perd, sans qu'on ait besoin de travailler ou de voler pour l'acquérir.

Les cartes s'abattent et les dés roulent, la propriété s'évanouit, la malédiction du travail est mise en déroute, l'argent naît du hasard, ou s'y absorbe [...] Ah ! Le jeu, toutes les morales battues par le jeu ! (p.825)

Pierre Mercadier est ébloui, conquis.

[...] il ne s'agissait plus pour Pierre Mercadier que de la grande justification de soi-même ... Que de se prouver que l'argent qui avait dominé sa vie était moins fort que lui-même, qu'il pouvait bafouer l'argent, bafouer tout au monde, jeter sur la table sa vie comme les hommes de jadis dans la bataille, miser sur une carte à la fois la catastrophe et sa rédemption, la preuve de sa liberté ... Trembler pour l'argent et le nier, se sentir à la fois plus haut que la perte et prêt à s'y engouffrer. (*ibid.*)

Venise n'est un refuge qu'en raison de son éloignement de Paris et de la volonté de Pierre Mercadier de mettre son passé à distance, par un effort d'oubli et de négation qu'il lui faut sans cesse réitérer. Le refuge du jeu n'a pas cet aspect négatif : il est un monde en soi, n'obéissant qu'à ses règles propres, tout d'arbitraire et de gratuité. On comprend le gain de liberté qui en résulte par rapport à la contention permanente de la vie de fugitif. C'est cette liberté trouvée dans le jeu et le vertige qu'il procure qui expliquent aussi la passion pour le jeu de l'artiste dans *Les grands chemins* de Jean Giono, à ceci près que l'artiste ne cherche pas dans le jeu un refuge mais l'occasion de provoquer ceux qui croient aux valeurs du monde, argent et honnêteté confondues.

Le second séjour de Pierre Mercadier au bord de la mer, à Monte-Carlo, n'est pas du même ordre que celui à Venise. Venise est une ville chargée d'histoire qui le désaccordait de son temps, ville aux ruelles labyrinthiques dans lesquelles il pouvait se perdre au sens propre et métaphorique à la fois. Pour Pierre Mercadier Monte-Carlo n'a pas d'existence comme ville. Elle se résume à la salle de jeu du Casino où il partage la passion froide et désintéressée d'autres joueurs qui appartiennent à une autre espèce que les hommes et femmes qu'il a jusque là fréquentés. Il s'efforce de devenir l'un d'eux :

[...] ils constituent une humanité à part, qui n'est basée ni sur la race ni sur l'âge, ni presque sur la fortune.

[Pierre Mercadier] sent qu'il appartient à cette humanité, qu'il vient d'y entrer comme dans une confrérie enchantée. Il sent ce qui est le lien de ces êtres sans lien, de ces gens qui ne se parlent pas, qui se voient à peine, et que l'heure ramène chaque soir à la même fièvre, à la même amertume, à la même passion. Il sait que c'est la solitude. Il sait enfin qu'il a pénétré dans le monde étrange de la vraie solitude, et qu'il n'en sortira plus. (p.835)

« Lien » qui unit des « êtres sans lien », « lien » qui est « la solitude ». Ces

expressions oxymoriques indiquent qu'on est bien au-delà du monde réel, sur son envers peut-être. L'aventure de Pierre Mercadier a changé de nature. Il ne s'agit plus de fuite seulement, mais d'accès à une dimension nouvelle de l'existence qui est une forme d'inexistence. Il s'agit cette fois-ci d'une aventure métaphysique.

Le représentant le plus accompli de cette « humanité » est la vieille dame de Sheffield. Mais c'est un « monstre » (p.834). Elle l'est à tous les sens de ce terme. On se la montre. Elle est énorme et hideuse. Elle diffère remarquablement de tous les autres habitués du casino. Elle n'a pas fui le monde comme Mercadier ; le monde l'a quittée, toute sa famille est morte. Elle est « insensible » (p.833), au sens propre ; elle ne vit réellement que le temps des soirées de jeu (le reste de la journée elle est un objet livré à « une ruche de médecins, d'infirmières, de masseurs, de spécialistes » (p.832) ou bien elle dort). Et quand elle a du temps à elle, si l'on peut dire, qu'elle fait quelque chose volontairement, elle « disqualifie [...] le temps » (p.834). Autant dire que cette « humanité » est une inhumanité. De fait la vieille dame a perdu le libre-arbitre qui est le propre de l'humanité : « elle n'a pas le choix de jouer ou de ne pas jouer, c'est tout ce qu'elle peut faire » (p.834).

Ainsi le résultat final de cette quête de liberté engagée par Pierre Mercadier est la perte de toute liberté. La contradiction est sans échappatoire et à elle seule elle invaliderait l'entreprise de Pierre Mercadier, s'il n'y avait aussi cette solitude parfaite gagnée et cette inhumanité acquise qui, pour quelqu'un qui veut se détacher du monde, sont choses positives, une sorte d'ataraxie.

La question est alors de savoir si l'on peut se maintenir sur ce seuil étroit où l'on reste maître lucide de ses choix, ce qui suppose d'avoir prise sur le monde, tout en déniaut au monde toute influence sur soi. Peut-on être à la fois humain et inhumain ?

L'aventure avec Reine donne la réponse. Non, il n'est pas possible de rendre compatibles les incompatibles. Reine et Mercadier se rencontrent d'abord comme des égaux qui « mépris[ent] la même chose » (p.843), qui connaissent tous deux la solitude (p.846). Une amitié se développe entre eux. Déjà cela pose problème. Peut-on être solitaire et solidaire ? solitaire à l'unisson ? Puis Pierre Mercadier éprouve du désir pour Reine, désir repoussé qui se change en attachement. Adieu la solitude, l'indifférence, le détachement, la disqualification par le jeu de toutes les passions humaines ! Qui plus est, quand Pierre Mercadier découvre que Reine est une femme entretenue et qu'un soir il entend le fils de celui qui l'entretient lui faire aussi des avances, il ne peut supporter la pensée que celle qu'il a crue si proche de lui puisse être possédée par d'autres en pensée ou en fait. Et de nouveau il fuit, mais cette fois-ci, en même temps que sur le rivage de la Méditerranée, il s'établit au bord du désert, qui est une autre mer, stérile.

Un homme s'était enfui vers la mer. Un homme qui ne pensait plus rien tant il avait l'envie de crier. Un homme dominé par une souffrance où se mêlaient la tragédie de l'âge et le naufrage d'un rêve. (p.869)

La souffrance qu'il éprouve à découvrir que celle qui s'est refusée à lui est une femme entretenue par quelqu'un de plus riche que lui l'oblige à admettre que le jeu ne disqualifie pas tout, et en particulier ni la différence de fortune ni la force des sentiments. Du coup le rivage de la mer qui avait jusqu'ici paru être un lieu de refuge, lieu où Pierre

Mercadier avait cru pouvoir vivre dans la solitude, éloigné de tout le remuement du monde, devient un lieu de naufrage. Ce naufrage, c'est évidemment celui des illusions ou plutôt des mensonges consentis de Pierre Mercadier. La solitude est une modalité d'être qui ne saurait assurer définitivement l'indépendance de l'homme si elle n'est que laisser vivre et non dédication à quelque idéal qui la justifierait. Il est faux qu'elle soit une force en elle-même. Il est faux également que le jeu soit cet exercice désintéressé de la liberté que Pierre Mercadier a feint de croire qu'il était, qui disqualifiait toute morale et toute valeur, en particulier celle de l'argent, car il a besoin, pour être, d'argent justement, qui ne peut être acquis que par labeur ou « rapine » (p.825). Il faut donc que Pierre Mercadier ait été bien naïf ou bien fourbe pour avoir affirmé le contraire. En fait il n'est ni l'un ni l'autre. C'est un tricheur et un lâche, qui déguise la réalité et qui, lorsque celle-ci s'impose, s'enfuit plutôt que de l'affronter. Toujours au bord de la mer. Peut-être parce que celle-ci est, comme l'a écrit Jules Supervielle, « grande laveuse de cauchemars ».

Jean Arrouye
Université de Provence